

*Cours 1900*

— Maurice BRILLANT, notre cher et charmant ami, rendait récemment son âme à Dieu dans son appartement de la rue Vanneau, à Paris. A sa sépulture qui eut lieu le 25 juillet dernier, assistait autour de M. Daniel Thibault, président général de

l'Association Amicale, une délégation des Combréens de Paris qui avaient tenu à rendre les derniers devoirs au Président d'honneur du Groupement parisien et à exprimer à ses enfants éplorés leurs très vives et très sincères condoléances. Mais, disparu, Moïse Brillant reste très vivant dans ma mémoire.

Je me reporte à l'époque, lointaine hélas ! où nous étions élèves dans ce cher collège. Je le revois passant, déjà voûté et l'air distrait, devant la cour des Moyens, venant de la modeste maison paternelle et regagnant la Division des Grands. Nous, « les gosses », nous étions pleins d'admiration pour lui, car nous savions qu'il était un brillant élève, particulièrement doué pour écrire le français. On nous disait qu'il était poète — et cela surtout lui donnait à nos yeux une valeur exceptionnelle ! N'avait-il pas écrit les paroles du cantique d'adieu qui se chantait dans la chapelle de la Congrégation des Moyens ? Il avait aussi la réputation d'excellent camarade, simple, aimable, toujours de bonne humeur, et d'un esprit gentiment paradoxal.

Plus tard, je le rencontrai souvent au presbytère de Nyoiseau, où l'accueillait si volontiers l'abbé Sarrazin, dont il a fait le héros de ses délicieuses *Années d'apprentissage de Sylvain Briollet*. Je me souviens de l'ardeur enthousiaste avec laquelle il soutenait ses idées et ses héros politiques, en arpentant la cuisine de son hôte, amusé par cette juvénile exubérance.

Marié avec Mlle Calmette, secrétaire du *Correspondant*, père de famille débonnaire, il venait, chaque année, se reposer dans sa paroisse natale. Il oubliait, pendant ces semaines de vacances, littérature, critique, poésie, érudition, épigraphie. Il devenait un brave homme comme tout le monde, jouissant du calme du pays combréen et saisissant toutes les occasions de se distraire qui s'offraient à lui. Qu'il était drôle, mon Dieu, lorsque, en costume de cuisinier, il préparait, à l'Emigré de la Prévrière, un homard à l'armoricaine, et composait en grec le diplôme destiné à récompenser le vainqueur de la course à bicyclette, qui avait lieu traditionnellement sur les bords de l'étang, le lendemain de la distribution des prix ! Il fut pétillant d'esprit le jour où il lut une ballade en l'honneur du maître de chapelle, à qui quelques Anciens offraient un bâton de chef.

De temps en temps, tout de même, il partait voir des statues en terre cuite, auxquelles il s'intéressait particulièrement ; visiter le Palais de Justice de Rennes ; demander aux Maîtres de Solesmes, des leçons sur le chant grégorien. Ou bien, installé dans un fauteuil, dans une chambre de professeur, il faisait le compte-rendu d'une pièce de théâtre, avec un esprit très subtil et très fin ou avec une verve endiablée. Quels bons moments j'ai passés avec lui !

Mais où je l'aimais le mieux, c'est assistant à la messe et y communiant, chaque matin, dans la vieille église paroissiale ; ou prenant part à la procession de la Fête-Dieu, écoutant avec le plus vif intérêt les belles hymnes liturgiques en l'honneur du Saint-Sacrement. Ses études, son talent, ne l'avaient point grisé ; il avait une foi profonde et éclairée. Je suis persuadé que, s'il ne voit pas encore Celui qu'il a toujours aimé de toute son âme, le jour de la rencontre ne tardera guère.

Ernest GUEURI (cours 1904).

Pour compléter les souvenirs de M. l'abbé Gueuri, nous avons plaisir à reproduire ici le très beau et très juste portrait qu'a écrit de Maurice BRILLANT Joseph Folliet dans *Témoignage chrétien*, en date du 7 août 1953 :

« Encore une tombe fraîchement ouverte : celle de Maurice Brillant. Je veux qu'une piété amicale y jette quelques roses, les roses de son Val de Loire, les roses de Ronsard, les roses françaises et chrétiennes qui embellissent nos jardins et couvents, autour des vieilles églises, nos cimetières de campagne.

Je le connaissais depuis quelque trente ans et le connaître, c'était l'estimer. Il était si simple, si loyal, si bon, plein de sagesse et de bonhomie, dépourvu de toute prétention, de toute ambition et de toute vanité, même littéraire, désintéressé jusqu'au dénuement, original sans pose, indépendant sans la moindre susceptibilité. Dans ce corps rond, surmonté d'une face ronde aux yeux saillants, doux et rêveurs, à la moustache gauloise — une allure de Celte d'image qui rappelait celle de son ami Marc Sangnier — il y avait un éternel étudiant, un lettré et un érudit quelque peu bohème, un paysan finaud et narquois, bon angevin, un chrétien tout simple, mais sans compromis, qui faisaient un curieux mais excellent et savoureux ménage.

Il appartenait à une race dont je crains qu'elle ne soit en voie d'extinction : celle des grands humanistes chrétiens à l'intelligence naturellement classique, chez lesquels un esprit critique délié, aigu et parfois malicieux ne porte aucun ombrage à la foi, qui aiment lire Platon et Saint Luc dans le texte grec, qui racontent volontiers les anecdotes du folklore ecclésiastique sans jamais tomber dans l'irrévérence ni le mauvais goût, qui n'aiment écrire que pour dire quelque chose et le dire en excellent français. J'aime cette race à laquelle je ne reproche qu'un goût excessif pour la prose d'Anatole France — et bien que je tienne d'une autre race, celle des violents.

Poète — le délicat poète des *Matins d'Argent* —, romancier, — le malin et tendre biographe d'un Sylvain Briollet, qui lui ressemblait comme un frère —, linguiste, grammairien, historien, exégète, voire théologien, critique musical, critique littéraire, critique d'art, que n'a-t-il été ? A quoi n'a-t-il pas accordé l'intérêt d'un esprit toujours curieux et toujours en mouvement ? Véritable humaniste, rien d'humain ne lui était étranger. Il a même excellé en deux spécialités où les écrivains catholiques n'ont guère coutume de briller que par leur absence : la critique chorégraphique, où il rivalisait avec les meilleurs, et la critique gastronomique, pour laquelle il tenait tête au brave Curnonsky.

Je crains de donner l'impression d'un dilettante. Qu'on se détrompe : s'il y avait en lui des possibilités de dilettantisme, il ne leur permit jamais de passer à l'acte. Militant, il le fut toute sa vie, comme le prouvent ses collaborations assidues à la première « Vie Catholique » et à « L'Aube ». Il avait une pensée très personnelle et un sens trop vif de sa liberté pour s'absorber dans un parti, voire un mouvement. Mais, engagé, il garda fidélité à son orientation première.

Je lui sais un gré infini d'avoir été un humaniste. Les humanistes chrétiens ne pullulent pas en France. Les Thomas More, les Chesterton et les Belloc sont le propre du catholicisme anglo-saxon. L'écrivain catholique français se montre volontiers ironique — ou sardonique — rarement humaniste. Maurice Brillant et Paul Cazin, le « bienheureux Paul », ont été des exceptions, dont j'ose espérer qu'elles finiront par infirmer la règle. L'humour de Maurice Brillant était nonchalant, tranquille, doux et clair comme la Loire en été. Il devenait quelquefois plus dur lorsqu'une sainte colère l'animait, comme dans son petit pamphlet si drôle : *Quelques sacristains de la chapelle latine ?*

Maurice Brillant a beaucoup écrit et peu « produit », comme disent les industriels de la littérature en leur joli langage. Il était de ces paresseux actifs qui absorbent plus qu'ils ne dégorgent et qui dispersent facilement leur génie aux vents de l'actualité. Mais il laisse quelques pages parfaites. C'est infiniment plus que ne laisseront beaucoup de nos bruyants contemporains, académisés ou académisables.

Il laisse surtout des amis qui le pleurent, en leur donnant rendez vous auprès du « cher ami de l'aurore », le Christ eucharistique. C'est l'un de ces amis qui jette sur sa tombe les roses de l'humanisme français et chrétien. Des roses et des prières ».